

RENÉE VIVIEN

Une Femme m'apparut…

PRÉFACE D'ANDREA SCHELLINO

Rivages poche
Petite Bibliothèque

À la Belle Époque, à Paris, Sappho a le visage d'une jeune britannique séduisante, Renée Vivien, nom de plume de Pauline Mary Tarn (1877-1909). Poète, traductrice, novelliste, emblème lesbien et maudit, Vivien entretient au tournant du siècle une liaison avec Natalie Clifford Barney, femme de lettres américaine installée à Paris. Cette relation douloureuse et passionnelle, parsemée d'infidélités, lui inspire en 1904 un roman, *Une Femme m'apparut…* Le contenu autobiographique de cette narration, où défilent de nombreuses figures féminines, se poétise dans le souvenir de l'« ardente faiblesse » et de la « souffrance certaine, inévitable » d'un amour désorbité.

Collection dirigée par Lidia Breda

Renée Vivien

Une Femme m'apparut…

Préface et notes
d'Andrea Schellino

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : © Susan Adams.
All Rights Reserved 2024 / Bridgeman Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris,
2024 pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-6204-2

PRÉFACE

Toute apparition n'a pas la « couleur de flamme vive » de Béatrice, dans le *Purgatoire* de Dante, dont on lit quelques vers au début d'*Une Femme m'apparut*… Sous la plume de Renée Vivien la Femme surgit dans une « demi-clarté à la magie singulière », couvée en pénombre jusqu'à la « parole finale » du récit. Le dédain de la lumière est récurrent dans l'œuvre de Renée Vivien, pour qui l'ombre, assourdissant « le flux et le reflux des choses[1] », berce le mystère homoérotique. La pâleur du corps des femmes, la blondeur métallique de leurs cheveux, éclairent cette opacité envahissante. Dans *Le Pur et l'Impur*, Colette, qui ironise sur la « puérilité » et les poses de Vivien, rapproche la sensation d'obscurité

1. Renée Vivien, « Sonnets I », dans *Études et préludes*, Paris, Alphonse Lemerre, 1901, p. 133.

suffocante qu'elle a ressentie en se rendant dans sa demeure des « parfums funèbres » et du « fond sombre » et impénétrable de sa personnalité[1]. Selon Willy, on pénètre dans l'« obscurité éternelle » des salons de la poète comme on descend dans une « crypte[2] ».

Née à Londres en juin 1877, Pauline Mary Tarn avait passé son enfance en France, avant de regagner l'Angleterre en 1886, à la mort de son père. Héritière d'une fortune confortable, elle s'installe à Paris en 1899, prend le pseudonyme de Renée Vivien et occupe dès 1901, non loin du bois de Boulogne, un rez-de-chaussée fastueux et exotique, où des bouddhas géants trônent au milieu d'un ameublement choisi. À Paris, elle retrouve Violet Shillito, amie d'enfance, passionnée comme elle d'Antiquité grecque. En évoquant la disciple de Sappho, les pages du *Pur et l'Impur* saisissent Renée Vivien à travers une série de détails physiques révélateurs : une « joue renflée et suave, duvetée, la lèvre supérieure naïve, relevée, à l'anglaise »,

1. Colette, *Le Pur et l'Impur*, Jacques Dupont (éd.), dans *Le Blé en herbe et autres écrits*, préface d'Antoine Compagnon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2023, p. 756, 758, 763.

2. Article publié dans *Le Rire* le 1er mai 1909 ; cité par Jacques Dupont dans ses notes à l'édition du *Pur et l'Impur*, p. 1253.

les « yeux couleur de châtaigne, tantôt bruns, tantôt verdissants au soleil », les longs et « beaux cheveux d'un blond d'argent, fins, plats[1] ». Le corps maigre, sustenté par des alcools forts et aplati par une rude « routine du gouffre[2] », laisse juste deviner les « deux aspects littéraires de sa brève existence : sa tristesse et son travail[3] ». L'activité poétique de Renée Vivien était fébrile, au tout début du siècle : entre 1901 et 1903, elle avait fait paraître chez Alphonse Lemerre trois recueils de poèmes à la saveur décadente, *Études et préludes*, *Cendres et poussières* et *Évocations*, deux ensembles de poèmes en prose, *Brumes de fjords* et *Du vert au violet*, et un volume de traductions de Sappho. Le premier de ces recueils, *Études et préludes* (1901), se clôt sur un « Nocturne » où affleurent déjà les traces du grand soleil noir de l'œuvre de Vivien, la belle dame sans merci :

> Le soir voluptueux a des moiteurs d'alcôve :
> Les astres sont pareils aux regards sensuels
> Dans l'éther d'un gris mauve,
> Et je vois s'allonger, inquiétant et fauve,
> Le lumineux reflet de tes ongles cruels.

1. Colette, *Le Pur et l'Impur*, *op. cit.*, p. 756.
2. *Ibid.*, p. 766.
3. *Ibid.*, p. 756.

[…]

La terre s'alanguit, énervée, et la brise,
Chaude encore des lits lointains, vient assouplir
La mer lasse et soumise…
Voici la nuit d'amour depuis longtemps promise…
Dans l'ombre je te vois divinement pâlir[1].

Ces recueils, qui dévoilent selon Colette une « région de tristesse » hantée par un baudelairisme quelque peu attardé[2], avaient valu à leur auteure des articles élogieux. Ainsi, le 3 octobre 1903, Jean Ernest-Charles, dans la *Revue bleue*, invitait à admirer les « vers cadencés, nuancés » qui donnent vie à une « poésie fiévreuse où frissonne le génie[3] ». Ces compositions à la facture soignée, où Vivien distille ses thèmes obsessionnels, inscrivent dans la littérature du début du siècle un nouvel imaginaire de la « création féminine[4] »,

1. René Vivien, « Nocturne », dans *Études et préludes*, *op. cit.*, p. 152.

2. Colette, *Le Pur et l'Impur*, *op. cit.*, p. 763.

3. Article partiellement reproduit dans *Renée Vivien, une femme de lettres entre deux siècles (1877-1909)*, Nicole G. Albert et Brigitte Rollet (éd.), Paris, Honoré Champion, 2023, p. 162-163.

4. Marie-Ange Bartholomot-Bessou signale la « généalogie de la création féminine » de Renée Vivien (« Relecture des féminités dans l'œuvre de Renée Vivien »,

avec son cortège de muses, d'amantes délaissées et souffrantes, d'habitantes de Mytilène. Dans cette poésie, Lesbos est le pivot d'un paganisme gynocentré, où voltigent Sirènes, Faunesses, Satyresses, Ondines et Naïades modernes :

> Les remous de la mer miroitaient dans ta robe.
> Ton corps semblait le flot traître qui se dérobe.
> Tu m'attirais vers toi comme l'abîme et l'eau ;
> Tes souples mains avaient le charme du réseau,
> Et tes vagues cheveux flottaient sur ta poitrine,
> Fluides et subtils comme l'algue marine[1].

La « prêtresse païenne » avait déjà été annoncée au premier chapitre d'*Une Femme m'apparut…*, qui paraît en 1904, chez Alphonse Lemerre, avant d'être réédité, en 1905, dans une version profondément remaniée. Originaire de l'Ohio, où elle est née en octobre 1876, Natalie Clifford Barney faisait figure, au tournant du XXe siècle, d'emblème du lesbianisme sous sa forme la plus libre et retentissante. Sonnettiste saphique et grande mondaine, elle avait cumulé les conquêtes

---

dans *Renée Vivien à rebours. Édition pour un centenaire*, Nicole G. Albert [dir.], Paris, Orizons, 2009, p. 151).

1. Renée Vivien, « Naïade moderne », dans *Études et préludes*, *op. cit.*, p. 106.

dans le Tout-Paris de l'époque, dont la courtisane Liane de Pougy.

C'est par l'entremise de Violet Shillito que Renée Vivien fait la connaissance de Barney à la fin de 1899, lors d'une matinée au Théâtre-Français. Elle lui récite l'un de ses poèmes, « Sommeil », qui s'ouvre ainsi :

> Je dormirai ce soir d'un rare et long sommeil.
> Fermez bien les rideaux, tenez les portes closes,
> Ne laissez pas surtout pénétrer le soleil,
> Mettez autour de moi le soir trempé de roses
>
> Je dormirai longtemps, d'un sommeil long et doux.
> Ne me réveillez pas dans l'abîme du rêve !
> Que tout bruit meure au loin, tirez bien les verrous,
> Laissez passer l'aurore, et que le soir s'achève[1].

La liaison amoureuse qu'entretiennent dès lors les deux jeunes femmes repose sur un équilibre précaire : à l'adoration totalisante et idéaliste de Vivien répondent l'ardeur froide et la soif de plaisirs de Barney, qui essaie vainement, comme elle l'écrit dans son *Autobiographie*, d'« éveiller

1. René Vivien, *Je suis tienne irrévocablement. Lettres à Natalie C. Barney*, Chantal Bigot et Francesco Rapazzini (éd.), Paris, Bartillat, 2023, p. 24. Ce poème a été publié en 1902 dans *Cendres et Poussières*, sous le titre « Lassitude ».

la femme qui sommeillait dans cette vierge[1] ». Vivien, elle, se complaît dans l'impossibilité d'un amour fusionnel avec une compagne volage, comme le montrent les lettres qu'elle lui adresse : « Moi, que veux-tu ? je ne fais que penser, rêver, songer à toi, me souvenir, te désirer, te pleurer. Je suis comme une possédée de l'amour, j'ai l'obsession, la hantise de ton image, le souvenir m'envahit, comme une mer qui vous engloutit. Je ne pourrais échapper à mes souvenirs, même si je le voulais[2]. » À l'automne 1901, lassée des infidélités de son « Tout-Petit », Vivien se lie avec Hélène de Zuylen, qui lui assurera jusqu'en 1907 un havre de sécurité et de paix sentimental, malgré les tentatives de rapprochement de son ancienne amante. Alcoolique, affectée par une profonde dépression, affaiblie par son anorexie, Vivien meurt à Paris en novembre 1909, âgée d'à peine 32 ans.

Il serait sans doute restrictif de lire *Une Femme m'apparut…* comme un roman à clef ou comme

1. Manuscrit inédit, coll. « Jean Chalon ». Cité dans l'Introduction de Chantal Bigot et Francesco Rapazzini à René Vivien, *Je suis tienne irrévocablement*, *op. cit.*, p. 11.

2. Lettre de Renée Vivien à Natalie Clifford Barney, 12 mars 1900 ; *ibid.*, p. 42.

une simple transposition autobiographique, même si les vicissitudes sentimentales de Vivien inspirent largement l'œuvre. Sa structure générique mêle litanies, courtes séquences poétiques, poèmes en prose, fragments versifiés et suites de versets[1]. L'ouverture confiée au San Giovanni androgyne de Léonard, de même que l'atmosphère alternativement mystique et païenne qui enveloppe la narration, érodent les contours précis des personnages et les empreignent de significations fantasmatiques et crépusculaires[2] : le roman dessine le pur *mundus muliebris* non souillé par l'éros masculin. L'énigmatique Lorély, aux vouloirs de laquelle se soumet la narratrice, est un protée aux mille apparences, en quête d'un absolu platonique, l'« éternel amour » des amies. Elle joint la tradition saphique au goût fin-de-siècle, dont elle partage le « culte instinctif de l'artificiel », la glorification de la stérilité et la haine du naturel. Ses faveurs renvoient les autres femmes à l'état d'ombres errantes, issues du lesbianisme baudelairien :

1. Sylvie Croguennoc, « Renée Vivien ou la religion de la musique », *Romantisme*, n° 57, septembre-décembre 1987, p. 89-100.

2. Voir la préface de Nicole G. Albert à *Une Femme m'apparut*…, Paris, Talents Hauts, 2019.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
À travers les déserts courez comme les loups ;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous[1] !

Les voluptés masochistes de la narratrice, qui refuse toute consolation pour vivre pleinement les affres de l'abandon, ne font que confirmer la valeur de cette pédagogie amoureuse, marrainée par Psappha. Au milieu des tribades se trouve une forme de sublimation du désir, malgré l'ombre ambiguë sans cesse jetée par la « prêtresse divinisée ». Le plus haut enseignement moral se cristallise dans le dévouement esthétique qu'elle suggère et réclame : « J'adorais, en la beauté de Lorély, la beauté immortelle de la femme… »

Andrea SCHELLINO

1. Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, Claude Pichois (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1975, p. 155.

NOTE D'ÉDITION

Nous adoptons le texte de la seconde édition d'*Une Femme m'apparut…*, publiée par Renée Vivien en 1905 chez Alphonse Lemerre.

Nous avons modernisé le texte (« entrouvrir » pour « entr'ouvrir »).